

RETOUR (S) A L'EXPEDITEUR

(*Éléments d'analyse pour la déconstruction d'un "coup":
la "lettre à tous les français" de François Mitterrand*)¹

PAR

Patrick LEHINGUE

Assistant à l'Université d'Amiens

Bernard PUDAL

Maitre de conférences à l'Université d'Amiens

"Quesalid n'est pas bien sûr un grand sorcier parce qu'il guérissait ses malades, il guérissait ses malades parce qu'il était devenu un grand sorcier", C. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale, Plon, 1974, p. 207.

Le métier politique, comme art de jouer et de se jouer des visions et divisions du monde social, comme art d'opérer sur les croyances et fantasmes sociaux, comme capacité à se mouvoir dans l'univers symbolique repose sur la maîtrise de savoir-faire et de "tours de parole", progressivement acquis dans la joute, à l'occasion des multiples interactions de la vie politique². Analogue en ce sens au métier de chaman, et comme lui s'organisant "autour de deux pôles, formés, l'un par l'expérience intime du chaman, l'autre par le consensus collectif" (Cl. Lévi-Strauss)³, le métier politique "attire et appelle toutes les technologies sociales, qu'elles soient scientifiques ou magiques, qui se proposent de réduire les incertitudes du jeu politique"⁴. Les attributs constitutifs du métier politique -le sens du placement distinctif et gratifiant, l'aptitude à anticiper et indissociablement à "pré-former" des "attentes" souvent diffuses, l'art d'esquiver les coups, de dire le mot de la situation etc.- sont autant de ressources aux ressorts assez mystérieux dont la capitalisation et la maîtrise sont d'autant moins assurées que leur efficacité, plus supputée que démontrée, dépend inextricablement de la croyance en leur présumée force intrinsèque.

Atouts d'habiles mais atouts labiles⁵, ces ressources fascinent. Et, dans un contexte de professionnalisation et de rationalisation des activités, on conçoit

que les hommes politiques soient tentés de déléguer ou de sous-traiter, ne serait-ce que partiellement, ces aspects de leur métier, par désir (plus ou moins illusoire, là n'est pas le problème) de réduire les aléas de la carrière politique. Ce désir de maîtrise intellectuelle de l'art politique, qui constitue une obsession récurrente dont la difficulté des conditions de possibilité et de publicité a été maintes fois énoncée et prospectée, il serait souhaitable d'en étudier la socio-genèse⁶. Aux filiations affichées dans lesquelles les communicateurs professionnels feignent et s'enorgueillissent de se re-trouver⁷ viendraient se substituer bien d'autres modalités et bien d'autres ambiguïtés du conseil du prince et du prince en son conseil⁸. A tout le moins, on y gagnerait à se débarrasser du procès latent en cynisme qui hante l'analyse sociologique, l'imputation de machiavélisme n'étant, après tout, qu'une présociologie, un vol présomptueux de lucidité.

Quoi qu'il en soit, la mise en forme plus ou moins savante ou lettrée puis la location de ces savoir-faire minutieusement transformés en recettes ou en règles sont au coeur des relations d'échange et de coopération qui associent, désormais dans une pseudo visibilité revendiquée, l'homme politique au "communicateur" : relations toujours un peu honteuses (puisque investies par une logique ouvertement marchande) et de toute façon ambivalentes (la valeur relative de ces métiers, des anciens et du nouveau, n'étant pas fixée et restant à définir). Sous ce rapport, la professionnalisation de la "communication politique" peut être appréhendée (c'est-à-dire à la fois grossièrement envisagée et anxieusement perçue) comme un processus de dessaisissement au terme duquel le professionnel de la politique accepte de déléguer une partie des attributs constitutifs de son métier et, ce faisant, court parfois le risque, pour diminuer les risques d'opérer un transfert partiellement illusoire de compétence au profit d'agents supposés "autrement" compétents que lui. Risque redoublé car il n'est pas sûr que la compétence du professionnel de la publicité soit transférable en l'état au marché politique et parce qu'il n'est jamais adroit de s'imaginer pouvoir céder ce "je ne sais quoi qui change presque tout", ce mystère du ministère, qui "n'agit qu'à la condition que le ministre dissimule son usurpation"⁹.

Le problème ainsi formulé, on admettra sans doute qu'il pouvait présenter quelque intérêt de prendre pour objet d'étude la "Lettre à tous les Français" de François Mitterrand. Prendre ce texte, pour cas de figure et analyseur de certains problèmes méthodologiques que pose à l'analyse sociologique ce qu'il est convenu d'appeler "la communication politique", c'est réfléchir sur un cas limite, celui qu'offre un produit politique dont la conception, la réalisation et la promotion furent le fait de l'homme politique alors même qu'il fut salué, le jour même de sa publication, comme devant faire "date dans l'histoire de la communication" (Serge July, *Libération*, 7 avril 1988). Dans une campagne électorale "intra-vertie", celle des présidentielles de 1988, dont la vacuité et l'étroitesse des enjeux lassent jusqu'aux commentateurs professionnels¹⁰, où toutes les conditions sont réunies par conséquent pour que l'attention soit focalisée sur les formes de la compétition, la "Lettre à tous les Français" se caractérise par sa différence expressive avec les mises en forme attendues et

présument performantes du marketing politique. Elle renoue "apparemment" avec un genre décrié, considéré comme obsolète : non seulement l' Ecrit mais un texte d'une telle longueur que sa lecture éventuelle semble des plus improbables qui supposeraient un haut niveau d'intérêt pour la compétition politique et/ou un haut niveau des pratiques culturelles de lecture. Mais "apparemment" seulement parce que la définition d'un produit dans un genre est relative à l'horizon d'attente dans lequel il s'inscrit. De même que l'écart esthétique résulte de la distance entre l'horizon d'attente préexistant et l'oeuvre nouvelle¹¹, l'innovation "publicitaire" pourrait bien avoir été obtenue ici par la réintroduction d'une forme désuète, voire saugrenue au sein d'un horizon d'attente résultant de la reconnaissance récemment construite du style publicitaire en politique. Il demeure : ce recours paradoxal à l'écrit impose à l'analyse un objet spécifique, celui d'une "lecture" sans "lecteur" d'un texte officiellement offert à tous.

La bonne fortune de ce texte manifestement voué à demeurer "lettre morte", on en peut prendre insidieusement une première mesure en relevant les modifications successives de son intitulé. "Lettre à tous les Français", puis "Lettre aux Français" pour n'être le plus souvent désignée aujourd'hui que comme "la lettre" de François Mitterrand : au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'hommage obligé dû aux électeurs en période électorale, le texte fait retour à son expéditeur. Ce retour lui-même n'est ici qu'un symptôme du travail social extrêmement complexe d'interprétation et de réinterprétation qu'accomplissent tous les lecteurs autorisés (concurrents, journalistes, militants politiques, critiques littéraires) et au terme duquel la "lettre à tous les Français" prendra place dans le dispositif convergent de la reconnaissance, - dépitée, déniée ou louangeuse- du "métier politique" dont François Mitterrand est désormais crédité. Les interprétations qui se veulent les plus sophistiquées soulignent à l'envie les "paradoxes" de la carrière de François Mitterrand. "Le génie de Mitterrand -affirme F.O. Giesbert- est d'avoir su faire de l'addition de tous ses échecs un nouveau succès politique. C'est un artiste de la résurrection, c'est aussi l'un des alchimistes du siècle."¹²

On peut évidemment arguer qu'une défaite eût quelque peu modifié le concert de louanges et rappeler ainsi avec Max Weber, que la croyance dans les vertus charismatiques doit constamment s'entretenir des réussites du chef¹³. C'est un autre travail social d'explication, tout aussi crédible qu'aurait dû se livrer les exégètes autorisés. Pour être clair, un échec aurait conduit les commentateurs à se lamenter sur "l'invraisemblable maladresse", indicateur d'un "vieillessement marqué", d'une missive si inadaptée à "l'époque moderne" dont la rédaction aurait coûté un temps si précieux.

Dans les deux cas de figure, le pouvoir de la forme existe au moins deux fois : comme croyance dans le pouvoir de la forme et comme mise en forme des pouvoirs liés aux croyances. Le sociologue n'a probablement rien à dire de la plus-value électorale, non mesurable, du travail de la forme mais il ne saurait se désintéresser du fantasme de maîtrise qui se joue dans l'acte d'écriture, où l'auteur travaille à s'autoriser à être ce qu'il prétend et croit être. Si la capa-

cité à opérer sur les croyances sociales n'est réalisable que sous l'empire d'un fantasme plus fondateur, qui n'est rien moins que d'être l'auteur des choses, la "Lettre", là encore, fait retour à son expéditeur¹⁴.

Ce qui importe donc, c'est que la croyance aux pouvoirs supposés de l'auteur de "La lettre à tous les Français" soit partagée, peu ou prou, par le public d'é-lecteurs non-lecteurs, par les exégètes de profession ou de vocation, par les fidèles (qui attendent de leur lecture la confirmation du bien fondé de leur engagement) par les ennemis (qui craignent l'impact de ce métier et qui, le moment venu, ie la victoire advenue, y chercheront certaines des raisons de leur défaite) et enfin par l'auteur lui-même. Présentée et représentée comme un "coup" ajusté aux contraintes du jeu politique et jouant de ses marges, la "Lettre à tous les Français" peut être appréhendée comme une mise en forme polysémique du pouvoir symbolique en politique où peuvent s'entre-apercevoir dans l'aporie d'une lecture sans lecteur l'un des "malentendus" constitutifs du rite électoral (I), dans les exégèses d'un texte décrypté la représentation en miroir des lecteurs autorisés (II) et dans l'écriture d'un texte inattendu le résultat d'une improvisation réglée, d'une rhétorique engrammée dans le corps de l'homme politique.(III) Nous intéressant ainsi à trois "types" de destinataires (le lecteur improbable, l'intermédiaire obligé, l'auteur lui-même) c'est en fait sur "la chaîne" (sur le coup non construite comme telle par quiconque) que l'on voudrait attirer l'attention, l'examen méthodique de chacun de ces "maillons" dépassant de très loin le simple cadre de cet exercice¹⁵.

I. - QUAND LA FORCE SYMBOLIQUE DE LA LETTRE, C'EST SON ENVELOPPE

Contre une approche spontanément sémantique ou lexicologique du texte Miterrandien qui évacuerait de l'analyse les lectures possibles des non-lecteurs, on doit souligner préalablement que "les lecteurs (comme les auditeurs ou les spectateurs) d'une oeuvre canonique ou d'un écrit ordinaire ne sont jamais confrontés à une abstraction. Ils manient des objets (livres, revues, journaux, etc.) ou reçoivent le texte à travers une exécution (comme l'on dit pour les partitions) dont les modalités commandent les appréhensions et compréhensions (ce qui ne veut pas dire qu'elles imposent un sens stable, univoque, universel)"¹⁶. S'il est vraisemblable que la plupart des destinataires n'ont pas lu la missive présidentielle, de multiples lectures braconnes¹⁷ ont dû proliférer dont celle qu'appelait précisément la forme épistolaire du message, la plus contrebandière qui soit, la lecture du non-lecteur. C'est en ce cas de la perception ou plutôt des perceptions différentielles de "l'exécution" d'un produit dans un genre obligé -la présentation du programme du candidat- dont il est question, indirectement, par le biais de l'analyse (esquissée) de l'horizon de réception recherché.

Dans l'univers des écrits, pour accéder à la quasi-dignité de produit lettré, un texte politique doit être identifié comme oeuvre d'auteur et porter les marques d'une stylisation labellisée par la critique. Depuis l'âge classique, est

“auteur au sens strict celui qui fait oeuvre créatrice”¹⁸, ce qui suppose fréquemment l’individuation et la dramatisation du moment créateur. Significativement, le dispositif scénique qui tend à régir la réception de la “Lettre à tous les Français” commence par l’isolement de l’acteur et son retrait de la scène. L’écriture de la lettre, durant la campagne électorale, par un candidat qui prend la pose du penseur confronté aux affres de la création littéraire, constitue le premier acte d’une mise en scène que l’angoisse de l’écrivain au moment de livrer au marbre son manuscrit viendra signer. François Mitterrand, on le sait, remplira scrupuleusement toutes ces conditions. Il protège le secret de sa création et en accompagne jusqu’à l’ultime instant -le passage à l’imprimerie- le parcours¹⁹. Qu’un journaliste comme Philippe Alexandre émette quelque doute sur l’authenticité du scénario et l’auteur l’invite à jeter un regard au bureau présidentiel, jonché d’avant-textes qui attestent du travail d’écriture en première personne.

Le texte lui-même, initialement prévu court, semble-t-il, n’a-t-il pas d’autre part subi une sorte de transsubstantiation ? Il atteindra 59 feuillets et le temps mis à l’écrire n’a-t-il pas failli compromettre sa diffusion par voie publicitaire dans la presse²⁰ ? Mais ce dérapage de la plume et ce passage à la limite des délais font partie intégrante du spectacle littéraire. Le “dehors” est ici garant du “dedans” comme le soulignait déjà un autre maître de cérémonie s’il en fût, Louis XIV²¹. L’isolement du chef de l’Etat, son aptitude à la méditation, sa capacité à se soustraire aux influences pour prendre ses décisions en raison, la profondeur de la pensée mesurée à la longueur du propos et à la difficulté de l’accouchement créateur, tout fait signe. Et bien malin ici qui prétendrait isoler la part intentionnelle du jeu de l’acteur, à la fois sujet et objet de sa propre représentation. Ainsi, ce qui aurait pu n’être qu’un programme de plus accède à la quasi-dignité du produit littéraire ne serait-ce qu’en convoquant l’imaginaire de la création littéraire. Les exégètes, nous le verrons, s’en donneront à coeur joie pour railler ou célébrer la prétention.

Le titre du message présidentiel acquiert dès lors sa charge symbolique. Comme l’écrit Genette, “si le texte est un objet de lecture, le titre, comme d’ailleurs le nom de l’auteur, est un sujet de circulation -ou si l’on préfère, un sujet de conversation”. “Un beau titre est le vrai proxénète d’un livre” mentionnait Furetière au XVII^e siècle²². Elément du paratexte, le titre ressortit au registre du seuil, cette zone indécise entre le dedans et le dehors, cette zone de transition et de transaction, et touche le “public” qui “déborde largement, et souvent activement la somme des lecteurs”. Le champ sémantique du mot “lettre” sollicite des lectures plurielles et de multiples formes d’appropriation.

Malgré la distance, elle évoque la proximité et la complicité, des liens qui unissent les membres d’une famille, métaphore que précisément filera l’auteur au tout début et à la fin de son texte²³. Le vecteur choisi pour transmettre matériellement le message -la presse régionale quotidienne pour l’essentiel- est investi d’une analogie fonction expressive. Redoublement métonymique de la distance qui sépare le professionnel du profane, elle met ce dernier néanmoins au contact du “texte caché”²⁴ tout en lui laissant le “libre choix” des modalités

de sa communion avec le sacré. Par analogie avec l'analyse des conflits internes à l'Eglise catholique post-Vatican II que propose F. André Isambert, la non-lecture de la "Lettre" comme sa lecture renvoient à des modes différenciés de participation symbolique au politique : le rite électoral, pour les profanes, implique une forme d'auto-censure "libre", parfois honteuse, autrement dit une participation simulée. La "lettre", par sa longueur même, favorise le rite, ce que ne comprend pas (ou ne veut pas comprendre) Franz-Olivier Giesbert quand il voit dans la "Lettre à tous les Français" le seul échec de cette campagne triomphale, au prétexte que François Mitterrand "n'a pas réussi à se faire lire"²⁵ L'auto-exclusion que pratique alors le lecteur non-lecteur rappelle l'attachement à un réalisme symbolique qui "substantialise les relations de sens"²⁶. En sautant ces pages de son quotidien qu'il évacue ainsi de sa quotidienneté, le non-lecteur profane participe dès lors pleinement au rite électoral démocratique.

Plus prosaïquement, le registre épistolaire donne les "libertés" qu'autorise le genre. Il tend à exclure le ton professoral, la démonstration chiffrée trop appuyée, le discours abscons. La lettre familière, a contrario, appelle une "lâche" rhétorique, l'art de la parabole, le flou relatif, l'apparente simplicité de la communication. Au programme, qui dans l'histoire de l'union de la gauche avait été investi d'une fonction de quasi mandat-impératif, elle substitue heureusement l'euphémisation rendue nécessaire par l'expérience malheureuse d'engagements trop précis. A un bilan marqué par l'apprentissage douloureux d'une culture de gouvernement requérant une prise de distance intéressée, l'écriture de "la lettre" donne un sens et un alibi gratifiant à l'effacement : on ne saurait dire du Président candidat qu'il se dérobe puisqu'il s'attache à une oeuvre d'auteur.

Mais produit lettré légitime aussi, la "Lettre" fait signe à toute une série de couples notionnels (lettres/sciences ; culture générale/culture technique ; style personnel/style technocratique etc.). François Mitterrand, premier Président de la République que la photographie officielle montre un livre en main, avait dans les années 70 pâti de la redéfinition du métier politique que symbolisait son prédécesseur, lequel avait su ajuster certaines compétences techniques présumées à "la montée d'enjeux liés aux questions économiques et financières lors des premières années de la Cinquième République"²⁷. A la faveur d'une crise ayant sensiblement dévalorisé ce type de ressources, les années 80 sont marquées au contraire par la montée en puissance de compétences réputées plus littéraires et par une série de redéfinitions éthiques et culturelles des problèmes sociaux et économiques²⁸. On sait d'autre part que les prédispositions éthiques de fractions importantes des électeurs de François Mitterrand ainsi que ses soutiens partidaires sont plutôt polarisés sur le versant "Public-Culture générale-Anciens et nouveaux "clercs" que sur son antonyme "Privé-Culture scientifique ou spécialisée-cadres d'entreprise". La socialisation politique "pré-énarchique" du candidat se trouve ainsi coïncider de nouveau avec l'humeur du temps.

En se différenciant du répertoire énonciatif de ses concurrents, victimes

mplicitement réduites au “froid propos chiffré” (Raymond Barre), au “style technocratique” (Jacques Chirac), ou à l’exploitation des passions basses (Jean-Marie Le Pen), en s’inscrivant dans un dispositif symbolique polysémique qui joue de multiples horizons d’attente, la “Lettre” peut s’harmoniser avec nombreuses contraintes contradictoires. En affinité avec la définition socialement construite du rôle de Président de la République sous la V^e République, conforme à la soi-disant relation “personnelle” entre le Président et les Français, oeuvre d’un homme “libéré” de la tutelle partisane, la “Lettre tous les Français” tient son empreinte dissimilatrice d’un système complexe de marques et de démarquages, à la fois symboliques et tactiques, assez bien justé aux bénéfiques que peut tirer le Président-candidat de l’exercice de son premier septennat, aux conditions de la compétition politique de cette élection présidentielle et au métier politique propre à François Mitterrand.

II. - EXEGESE ET REECRITURE : LECTORES ET MESSAGERS

Les métaphores du “bruit” ou des “parasites”, la machinerie complexe du two step-flow” le rappellent assez : les actions de communication ne tissent qu’une exceptionnellement une relation directe et immédiate entre le producteur et les récepteurs supposés. Ce n’est qu’après qu’ont été amorcés des effets d’annonce, assurée une circulation préalable, effectué un dégrossissement du produit brut que “tous les Français” ont pu, à des degrés éminemment variables et parfois nuls, recevoir et déchiffrer une missive provisoirement éroquée par ces intermédiaires obligés que sont les “médias” et plus précisément les journalistes politiques.

Comme en toutes choses, les prises de position de ces messagers (couverture plus ou moins large du phénomène, assignation plus ou moins bienveillante d’un sens préalable) sont largement déductibles des positions singulières occupées par chacun dans l’espace rédactionnel et des rapports ambivalents que nous, corporativement, nouent avec les professionnels du champ politique et du marketing électoral dans la conjoncture nécessairement mobilisée d’une campagne électorale présidentielle²⁹.

Pour les grands chroniqueurs, pour ces journalistes politiques dispensés de la relation factuelle quotidienne et plus spécifiquement portés au regard en vrilplomb sur “ce qu’il convient de penser de ...”³⁰, “La Lettre” est reçue –et étournée– comme l’une des rares occasions de la campagne où sera éprouvée avec jouissance sinon félicité l’opération de grandissement de soi que rend possible non pas la description redondante d’un banal produit de “réclame” politique, mais le décryptage inspiré d’un long texte écrit de la main même du principal compétiteur, lequel est, de surcroît, demeuré longtemps silencieux.

Sans doute las d’avoir dû commenter depuis plusieurs mois un spectacle agé médiocre voire vulgaire, probablement irrités par la soudaine fortune sociale des professionnels du marketing l’ayant mis en scène, ayant épuisé à force de répétitions désabusées le registre du “déficit de légitimité” des acteurs politiques, et du “vide de la pensée” engendrée par la nécessité “de se mettre à

la portée de tous³¹, les “commentateurs autorisés” trouvent enfin dans “cette oeuvre de treize pages” matière à rappeler qu’ils exercent et conservent une autorité “naturelle” sur la présentation/représentation des professionnels de la politique, quand toutefois ceux-ci sont crédités d’un certain “métier” (ou sont réputés comme ne l’ayant pas trahi). “On lui sera reconnaissant, lit-on dans *Le Monde* du 8 avril, de traiter ceux auxquels il s’adresse en adultes qui savent lire et y prendre plaisir. Il est rare en politique d’être ainsi considéré même si “La Lettre à tous les français” exige ici ou là le décodage et appelle parfois la critique”. Se saisissant avec délectation d’un produit unanimement rangé dans l’univers lettré (selon les sensibilités, la qualification allant de “l’oeuvre” à la “prose”), les analystes politiques devenus critiques littéraires, s’attachent moins à louer ou à pourfendre un texte qu’à défendre leur vision du monde politique et la place qu’ils y occupent ; la gourmandise des commentaires joue le fantasme d’un univers où, à force de transparence, d’affadissement et d’univocité, les lectures pourraient être im-médiates et la fonction de lector inutile ou pire socialement supplantée par ceux qui s’auto-proclament déjà “conseils en communication”.

L’Ecrit présidentiel, avant même de parvenir à ses lecteurs affichés, flatte donc par sa forme même ces porte-parole professionnels que sont les journalistes en leur offrant la possibilité d’une performance -laudative ou péjorative, il importe peu- qui les rend complices de celui qui est aussi -et après tout, comme eux- un professionnel de l’écrit et de la représentation. Pour les quelques élus, mi-essayistes, mi-penseurs de ce “collège invisible”³² situé au faite de la hiérarchie journalistique, la position de double homologie entretenue ou revendiquée avec ce “Seigneur de la Politique” et ce “Maître de la Plume” (“un Chateaubriand sous le leader au repos” écrivait François Nourrissier après *L’Abeille* et *l’Architecte*) n’invite pas seulement au dédoublement matériel (soit le fait que chacun va rendre sa copie sur “la copie du maître”) : elle incite à la posture exégétique et déclenche une course au dévoilement du “mystère” dont l’enjeu n’est rien moins que le titre informel d’interprète le plus autorisé, *id est* le moins naïf.

Par la grâce d’une complicité entre gens de Plume, et par la vertu de la concurrence entre Grands du Métier, partageant avec l’un des plus professionnels des hommes politiques, le souci du mot juste et surtout du dernier mot, les plus intellectuels des journalistes sont portés à opérer un travail de dévoilement critique aux enjeux et aux destinataires multiples. Lorsque par exemple Serge July dès le 8 avril au matin expose son décodage d’une “Lettre” qui compterait avant tout par son symbolisme, la grille de lecture retenue (le contenu de la missive est quasiment négligé) résulte d’abord d’une identité affichée des points de vue (clin d’oeil sur le mode du “Je vous ai compris” adressé par un professionnel du pouvoir symbolique à un autre professionnel, comme lui convaincu du pouvoir de la mise en forme)³³. Mais cette interprétation à la fois distante (indifférence au référent manifeste) et proche (à chaud et sur le coup...) constitue également un coup d’arrêt (“le scoop” interprétatif) porté aux concurrents dans l’entreprise de glose (le droit d’auteur du lector que contestera, en citant longuement le texte, J. Daniel cinq jours plus tard

dans le *Nouvel Observateur* - "cette lettre que les Français ont reçue de leur Président-candidat, tout a maintenant été dit sur elle. Tout sauf peut-être deux choses..."). La polysémie du commentaire qui complique à souhait la polysémie de l'original, conduit à s'interroger sur la nature de la critique littéraire opérée, donc sur les horizons de réception du message délimités par les interprètes-messagers. Si la proximité politique et la recherche de l'écart distinctif incitent Jean Daniel à utiliser la stratégie de la citation, cette posture demeure exceptionnelle. La lettre de "La Lettre" est minimisée, par inclination politique pour certains (Dans *le Figaro*, J. Bothorel recherche en vain "les trois ou quatre idées force", "clef de voûte et originalité de son action future") mais plus généralement par conviction intime que "le trésor caché" ne gît pas dans le fond et qu'à prendre le message au pied de la lettre, on s'interdit, lector indigné, de mettre à jour les intentions nécessairement "malignes" de l'auctor.

Intercesseur appelé à commenter le pouvoir de la forme, le *lector* puise son propre pouvoir d'être et d'exister socialement dans cette faculté à pénétrer le secret des dieux ; sous couvert d'en révéler le mystère ou d'en déjouer les ruses, il construit l'image du démiurge, sans laquelle aucune exégèse n'est possible. Destinataire inspiré d'un message secret dont l'expéditeur anticiperait les logiques de réception, le commentateur est statutairement sommé d'exhiber ses facultés d'entendement des ruses de la croyance, le point aveugle de cette lucidité revendiquée étant le propre aveuglement sur soi et sur les effets du travail d'élucidation. Négligeant un contenu supposé peu signifiant, privilégiant la *vis formae*, l'intercesseur semble entretenir avec l'expéditeur le dialogue illustratif pour Lacan du paradigme de la Lettre volée : "Pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je crois que tu vas à Lemberg alors qu'en réalité c'est à Cracovie que tu vas".

Au terme de ce processus d'auto-enfermement, la critique littéraire se condamne, délaissant l'énoncé, à construire l'énonciation comme un "coup" - dont il convient -noblesse du métier oblige- de démonter les ressorts.

Puisque -aporie classique- "le style, c'est l'homme", la "Lettre" d'un François Mitterrand depuis longtemps crédité des qualificatifs ambivalents de "stendhalien" et de "florentin" sera essentiellement soumise à une critique stylistique et "génétique". Bien-ou malveillante, l'attention se focalise d'abord sur la maîtrise de l'expression littéraire.

L'appréciation stylistique, en premier lieu, épouse un spectre apparemment large allant de la reconnaissance (donc de la connaissance...) des talents de plume à la dénonciation des prétentions littéraires du candidat. Dans le registre quasi-hagiographique, Jean Daniel se plaît à vanter "ce très long texte, si heureux, si soigné, si maîtrisé" qu'A. Rollat³⁴ baptise immédiatement "oeuvre de treize pages" (La lettre que dès le 6 février J. Chirac avait adressé aux Français n'a droit qu'au label "document de quarante trois pages")³⁵. Le jour même, dans le même quotidien, J.Y. Lhommeau parle de "belle ouvrage", d'une lecture dont "on sort écrasé, sans voix", tandis que Serge July met en

valeur la forme classique de la Lettre, "un genre que les intellectuels du XVIII^e siècle ont beaucoup utilisé". Dans le registre dénonciateur, Philippe Tesson déplore que l'on "s'approche du néant (...) non sans donner le change, au moyen d'artifice d'ordre littéraire"³⁶. Dans le même temps J. Bothorel raille les interprètes dévots -au passage, ses concurrents- ("Ici, on lit qu'il a su réconcilier la thèse, l'antithèse et la synthèse. Ailleurs, on apprend qu'il est l'homme de la cohérence, de l'ouverture, de l'apothéose"³⁷).

En fait, la critique stylistique s'avère, à l'étude, assez courte. Seul Angelo Rinaldi³⁸, romancier et professionnel accredité de cet exercice difficile, saura, non sans alacrité, débusquer les lourdeurs de style et les impropriétés syntaxiques³⁹ provoquant ce faisant (on réalise mieux la valeur et la nature des enjeux dont le commentaire est l'objet) l'admiration jalouse des confrères⁴⁰ et -s'empresment ces derniers de rapporter- ... le courroux de l'auteur. Cette exception mise à part⁴¹ la focalisation apparente sur les qualités ou les défauts stylistiques ne surpassant guère, la concession formelle du principal adversaire ("Je trouve que la lettre est bien écrite" saluera le 7 avril J. Chirac pour vitupérer, par la suite, "l'exercice littéraire" "d'un homme" qui n'a plus rien à dire"), la glose se replie assez tôt sur le terrain moins aventureux de la recherche de filiation, de l'analogie, ou de la métaphore. A l'exception de *L'Humanité* (C. Cabannes renvoie le candidat Président à "Napoléon III qui promettait, il y a plus d'un siècle l'extinction du paupérisme"), les référents choisis pour jauger le projet épistolaire sont des littérateurs, plus ou moins légitimes selon les intérêts expressifs des exégètes : (Sully Prudhomme pour le *Figaro*, Rousseau et *Les rêveries d'un promeneur solitaire* pour *Le Monde*). Sous ce rapport, les professionnels du champ politique surenchérisent sur les chroniqueurs : "discours offensif et un peu ringard à la Zola" pour P. Devidjean, délégué RPR aux fédérations ; "Je me suis demandé, semble répondre Raymond Barre, si l'on ne pouvait pas dire que c'est la lettre de l'apôtre François aux Gaulois ou si, de temps à autre, on ne pouvait pas évoquer Alphonse de Lamartine". "Quelqu'un a dit, surenchérit J.M. Le Pen, que c'était Alphonse de Lamartine. Je crois que c'est Alphonse Daudet, la poésie en moins. C'est à mi-chemin entre *Les Lettres de mon moulin* et *les Contes du Lundi*".

Plus généralement, le décryptage du texte use et abuse de cette variété d'analogie paresseuse mais toujours gratifiante qu'est la métaphore. Trois registres sont inégalement (selon la position du journal dans le champ de la presse) mobilisés : le cinéma pour *Le Monde*, mais en l'occurrence l'adaptation à l'écran d'une oeuvre littéraire ("le Hollywood d'Autant en Emporte le vent"). Souvent la métaphore se fait plus lourdement scolaire ("la copie du Président" qui "tel un potache vient de rendre sa "dissert"), sorte de revanche symbolique que s'accordent les journalistes les moins gradés (dans *Libération* par exemple) ou les quotidiens qui, peu portés de par les attentes supposées de leur lectorat, à l'exégèse savante (Parisien Libéré, les quotidiens régionaux), notent faute de pouvoir annoter.

Enfin (et surtout) abondent les références au sacré et à l'univers religieux.

”Depuis quelques jours, le procès de canonisation du candidat-président est engagé... Le pays est invité à s’agenouiller” raille J. Bothorel dans *le Figaro*, tandis que J. Julliard se félicite dans *le Nouvel Observateur* que F. Mitterrand se soit appliqué “tout au long de son épître” (...) à prendre en compte des orientations, des suggestions qui sont nées dans la société, non dans le microcosme”. Cette invocation, réactivée ponctuellement par R. Barre (“lettre de l’apôtre François”) le 7 avril au micro de RTL, et tous les soirs sur TF1, par la grenouille du Bêbête Show apparaît, par son insistance, comme assez ambivalente. L’octroi d’un nom de baptême (Dieu, l’un de ses saints ou de ses apôtres) semble, pour chaque journaliste, représenter la garantie d’un regard qui, parce qu’il serait ironique, demeurerait distancié. Fascinés par la réussite d’une entreprise mitterrandienne passée dont on pressent ou redoute qu’elle a encore un avenir - réussite qu’ils ne peuvent qu’imputer à son auteur de même qu’ils imputent leur réussite propre à leur propre talent- les “grands journalistes” sont prédisposés à l’adhésion donc (cette subjectivité étant statutairement interdite) à une posture de désacralisation railleuse par emprunt aux métaphores religieuses.

On s’avise moins que la logique de celles-ci suppose la représentation monacale du Président-auteur⁴². De là, un ultime glissement vers une critique qui, faisant fi du produit fini, ne veut considérer que la genèse du texte, ce que dans le champ littéraire on nommerait “la critique génétique”⁴³. Là réside sans doute l’aspect le plus spectaculaire de l’appropriation -réception-restitution- par les journalistes du texte présidentiel : dans cette mise en scène généralisée du travail d’écriture, travail comme torture (la longueur du texte, ses incessantes ratures, le nécessaire isolement de son auteur)⁴⁴, travail comme enfentement (“l’accouchement a été douloureux” apprennent les lecteurs de *Libération*, ceux du *Figaro* pouvant se régaler de cette accroche assassine “M. Mitterrand allait-il accoucher d’un “petit Mozart” ?”).

A ce stade, la boucle est bouclée qui, partie d’une équivoque entretenue sur l’identité du destinataire (“la belle ouvrage est une forme d’hommage adressé aux destinataires” note J.Y.Lhommeau dans *Le Monde* sans que l’on sache bien qui, du journaliste, de ses lecteurs ou des é-lecteurs est visé) se termine sur une description -cruelle ou attendrie- des affres (donc de la valeur...) de l’auteur fournissant son offrande.

“La critique génétique, avance Michel Contat, (est) née elle-même d’une interrogation sur la nature du texte et non sur sa réception”⁴⁵. Sans doute (au principe de la fortune d’une Lettre), cette antinomie a-t-elle ici été dépassée. Créditant le candidat d’une pré-science infaillible selon la séquence mise en évidence par Claude Lévi-Strauss à propos du sorcier Quesalid les journalistes sont portés à conjurer ou à démonter un pouvoir magique en feignant d’ignorer le contenu et en s’interrogeant sur la nature littéraire du texte et les fondements du travail d’énonciation. Valorisant “l’oeuvre ouverte et le work in progress”⁴⁶, les lecteurs structurent l’horizon de réception et d’attente des simples (et improbables) lecteurs, en renforçant le pacte de lecture tacite du texte. “Je ne suis pas mon propre commentateur” répliquera, agacé, François

Mitterrand à l'aube de la commémoration de "sa" décennie⁴⁷. Sa mise en scène auctorale par les autres rend, de fait, cette "auto-critique" inutile.

III - "LE PLAISIR DU TEXTE"

"Si je lis avec plaisir cette phrase, cette histoire ou ce mot, c'est qu'ils ont été écrits dans le plaisir (ce plaisir n'est pas en contradiction avec les plaintes de l'écrivain). Mais le contraire ? Ecrire dans le plaisir m'assure-t-il -moi-, écrivain- du plaisir de mon lecteur ? Nullement. Ce lecteur, il faut que je le cherche (que je le "drague"), sans savoir où il est. Un espace de la jouissance est alors créé. Ce n'est pas la "personne" de l'autre qui m'est nécessaire, c'est l'espace : la possibilité d'une dialectique du désir, d'une imprévision de la jouissance : que les jeux ne soient pas faits, qu'il y ait un jeu"⁴⁸.

Puisque pour une telle investigation, tout fait défaut à comment⁴⁹ par le matériel empirique ici réduit à La Lettre et aux papiers sur la Lettre, conjecture pour conjecture donc, pourquoi ne pas préférer, in fine, l'hypothèse de la jouissance voluptueusement avancée par Roland Barthes au montage machiavélique d'un "coup" savamment reconstitué ex post par des commentateurs intéressés ? Le sociologue doit-il à ce point afficher son irréductible différence (ascendance ?) sur le journaliste qu'il lui faille surenchérir dans la déconstruction-reconstruction cryptocratique d'un "coup" en complexifiant encore une machinerie déjà préalablement compliquée par les exégètes pour les besoins de leur cause⁴⁹ ? . Et si, loin que la diffusion de cette Lettre soit ce coup de force destiné à "faire date dans l'histoire de la communication" (S. July, précité), le premier destinataire de la missive n'était l'auteur lui-même, lequel (retour à l'expéditeur...) se gratifierait ici d'un "menu plaisir"⁵⁰, qu'il serait seul à pouvoir s'offrir (on aura reconnu le shème fameux : se servir en servant les autres).

Tout aurait été pesé, calculé, jaugé et minuté, jusqu'aux dates d'annonce de la candidature et de la publication de la "Lettre" qui, croit pouvoir affirmer Serge July, "ne doivent rien au hasard"⁵¹. Pourtant les chroniques ultérieures⁵² (mais peut-être est-on alors "victime" d'une nouvelle mise en scène... ?) regorgent de détails soulignant la relative improvisation et de la date d'entrée dans l'arène (en fait, -contre l'échéancier savant imaginé par les conseillers en communication- décidée le matin même pour le journal télévisé du soir) et de la date de remise "de la copie" (le texte, tardivement achevé dans la précipitation, sera corrigé sur le marbre, et ne pourra faire l'objet d'un encart publicitaire dans *Le Monde*, pour cause d'ouverture officielle de la campagne). On sait par ailleurs -à tout le moins s'est -"on" chargé de la faire savoir- que les douze pages initialement prévues se sont transformées en 70 feuillets finalement ramenés -"j'écris pour le paysan de Saint-Flour"- à 59...⁵³

"Imprévision de la jouissance, hasarde Roland Barthes ; que les jeux ne soient pas faits, qu'il y ait un jeu", formule qu'en l'espèce on pourrait ainsi traduire -et trahir : relative improvisation, jouissance de l'écriture, jeux élec-

toraux réputés acquis, rendant loisible la possibilité ludique d'un jeu...

Sans doute, en bonne méthode, doit-on commencer par reconstituer sommairement la donne. La carte jouée (La Lettre) résulte moins d'un arbitrage sciemment effectué depuis plusieurs mois que de la marge d'énonciation résiduelle, que de l'espace libre que laissent subsister tout à la fois les cartes antérieurement abattues (le sybillin "Moi ou le chaos" de l'illustre prédécesseur ou les trop pointilleuses "110 propositions" du candidat socialiste), les atouts brandis par les concurrents ("le document de 43 pages" de Jacques Chirac, "à l'image de son style : moderne et coloré comme une plaquette vantant les mille mérites d'un cadre jeune et dynamique" ou "le projet pour la France, exposé dans un sobre document de 4 pages synthétisant sans fioriture (l)' ambition (barriste)"⁵⁴, sans oublier les propres cartes déjà utilisées par le principal joueur (de la campagne d'affiches "Génération Mitterrand" aux appels des "leaders d'opinion culturels" mobilisés par Jack Lang, de la demi douzaine de grands meetings d'ores et déjà programmés au vidéo clip de 90 secondes et 800 instantanés retraçant deux siècles d'histoire de 1789 à la France unie).

On concevra dès lors que le devoir de singularité auquel doit sacrifier le principal jouteur s'inscrive dans un univers des possibles énonciatifs "singulièrement" réduit. Si, sous ce rapport, le jeu apparaît comme fermé, il est paradoxalement également ouvert parce que déjà "fait". Tel récit de campagne précité peut, sans téléologie excessive, être titré "chronique d'une victoire annoncée" tant la défaite du sortant paraissait, dès le mois de janvier 1988, hautement improbable aux yeux des membres du "collège invisible", des concurrents affichés et du futur candidat lui-même⁵⁵. Certaines confessions - certes rétrospectives- du Président depuis réélu ("Lorsque j'ai annoncé ma candidature, la campagne était terminée, j'étais assuré d'être élu" ⁵⁶) n'ont pas lieu d'être suspectées si on les croise avec les intentions de vote et mieux encore les souhaits de désignation massivement émis au travers de multiples sondages minutieusement analysés⁵⁷.

Ainsi clos (du moins autant qu'en politique, il peut supposer l'être⁵⁸ à une date donnée), le jeu autorise "l'oeuvre ouverte". Si les situations par trop critiques (id est : imprévisibles et indécidables) prédisposent à une régression généralisée vers les habitus⁵⁹, le cas de figure opposé (une conjoncture par trop assurée) incline aussi sûrement à un abandon (une "élévation" ?) vers l'habitus indissociablement primaire et professionnel d'un acteur politique n'ayant jamais cessé d'être (ou rêver d'être) un auteur littéraire. Assuré de sa place, l'auctor politique s'autorise exceptionnellement à redevenir auteur⁶⁰.

Il y a donc bel et bien improvisation, mais improvisation "régulée" par la quasi certitude de l'issue et les latitudes que procure un univers désormais certain et des anticipations qui pour être optimistes n'en sont pas moins rationnelles. Et s'il est légitime de parler de "coup", c'est au sens de "coup d'oeil", comme "qualité psychologique déterminante de l'homme politique" qui "doit posséder la faculté de laisser les faits agir sur lui dans le recueillement et le calme intérieur de l'âme, et par conséquent, savoir maintenir à dis-

tance les hommes et les choses”⁶¹, définition étonnamment elliptique chez Weber qu'on s'amusera à comparer avec ces confidences -certes rétrospectives, certes rapportées...- “Prévoir en politique est une erreur” (...). “En décembre 1988, huit mois après sa réélection, il reconnaît avoir “laissé faire les événements : j'avais le sentiment que je ne pourrais pas y échapper. Le seul problème c'était de me charger encore pour sept ans. La décision formelle ? En moi-même ? Je n'étais pas encore décidé lorsque Chirac s'est lancé. Mais je l'étais lorsque Barre a annoncé sa candidature. Je me suis décidé en moi-même fin janvier”. Avant de prendre un petit déjeuner avec Michel Rocard, le 23 janvier ? “C'est à cette époque-là”. Lorsqu'il était certain de ne plus courir le risque d'être battu”⁶².

Beaucoup plus trivialement formulé, la jouissance peut venir de ce que d'une pierre il peut être fait plusieurs “coups” : “coup de semonce” adressé sans frais aux communicateurs trop empressés de transformer “cet” homme en “leur” produit⁶³; à la fois “coup de tête” et “coup de main” pour l'entourage proche - les conseillers de la Présidence, les hiérarques socialistes privés pendant quinze jours de toutes directives ; “coup de chien” réservé au Premier ministre abhorré (la fameuse “passion” dont parlait Weber et qu'on devine, à lire -et pas même entre les lignes- “la Lettre”) ; coup de force enfin, mais que l'acteur impose à l'auteur, en le mettant à l'épreuve de l'écriture à la fois intime et publique⁶⁴, sorte de test de fidélité que le candidat s'impose pour vérifier sa double plénitude⁶⁵.

De ces multiples intérêts expressifs, de cette “dialectique du plaisir” qu'évoque R. Barthes, “la Lettre” ne trahit rien ou (comme on l'a vu s'agissant de J. Chirac) pas grand chose. Rien, sinon la mise en scène fugitive de son propre travail d'écriture : “Mais tandis que j'écris ces lignes, on dépose sur ma table, un message de J.M. Tjibaou. C'est un appel au secours...”⁶⁶. Dans cette simple incise, est peut-être contenue l'ambivalence -à la fois complexité et simplicité- de ce que l'on hésitera désormais à nommer “coup” :

“Un discours qui se prend lui-même pour objet attire l'attention moins sur le référent qui pourrait être remplacé par n'importe quel autre acte, que sur l'opération consistant à se référer à ce que l'on est en train de faire, et sur ce qui la distingue du fait de faire simplement ce qu'on fait, d'être ; comme on dit, tout à ce qu'on fait”⁶⁷.

CONCLUSION - MORALE DE L'HISTOIRE, A SUPPOSER QU'ELLE DOIVE EN COMPORTER UNE.

“Un matin d'avril vers huit heures
le ciel pourtant limpide à travers
les feuillages
m'apparut tout mélangé d'ombre”
(Francis Ponge, *La mounine ou notes
après-coup sur un ciel de Provence*).

Au terme de ce récit où il aura été tenté de repérer quelques uns des rouages au principe  la petite entreprise symbolique et politique qui a nom "Lettre à tous les Français", le machiniste garde son secret, lequel pourrait bien naître de l'impossibilité d'identifier et de localiser un auteur. Si, sur le coup, et surtout après-coup, cette lettre a pu être analysée comme un coup bien monté, ainsi qu'on le dit d'un spectacle longuement prémédité, son ressort le plus caché pourrait bien n'être (formule malheureusement restrictive) que le savoir-dire d'un homme politique qui, dans une conjoncture particulière, a eu suffisamment de métier pour savoir capter, en s'y abandonnant, les forces immanentes du champ, et suffisamment de chance pour ponctuellement l'emporter. De recette universalisable, il ne saurait donc y avoir, puisque rien ne prouve, voire tout atteste, que dans une autre conjoncture un tel compromis enchanté entre les intérêts expressifs de l'auteur, les censures des marchés discursifs et les rapports de force politiques, eût été possible.

Il en va de la croyance politique aux effets de propagande -rebaptisée communication par une propagande bien comprise- comme d'un ciel de Provence, un matin d'avril vers 8 heures, à la fois limpide et "tout mélangé d'ombre". Certains voyageurs seront sensibles à cet effet d'après-coup d'une nuit toujours présente en plein jour dont l'insaisissable "formule chimique" condamne le poète à la recherche infinie de métaphores jamais ajustées. Le politiste n'est-il pas dans une position analogue, sommé qu'il est de rendre raison d'une représentation, voire d'en livrer les "secrets", et qui ne peut substituer à la représentation intéressée du mystère qu'un mystère plus secret encore, celui du sens pratique et de sa logique⁶⁸. Ce secret là est bien gardé puisque nul n'en a la maîtrise excepté la maîtrise pratique, celle-là même qui échappe aux calculs conscients de son détenteur et aux imputations formellement logiques des exégètes. Les journalistes s'épuisent à rendre compte dans la langue inadéquate du commentaire métaphorique ou dans le procès d'intention (au sens propre) de ce qui, fondamentalement, relève d'un programme impensé et impensable, présent et prégnant mais invisible qui fait corps avec l'homme politique.

Les communicateurs professionnels ne s'y trompent d'ailleurs pas pour qui le conseil le plus cher réside -in fine- dans l'absence de conseil : "soyez vous-même", encourageant ainsi la "libération" des "coups" les plus ajustés, ceux précisément qui doivent leur force au fait d'"échapper" à leur auteur. Il faut donc désormais tenter de s'extraire du cercle de la croyance pour en revenir à la politique, mais autrement.

On gagne peut-être alors d'apercevoir, que c'est dans "La lettre volée" d'Edgar Allan Poe⁶⁹ qu'on risque de trouver le paradigme analytique le plus adéquat à notre objet. Dans ce récit aussi, "c'est le fait de la possession et non l'usage de la lettre qui crée l'ascendant". Dans ce récit aussi, le contenu du texte nous est dérobé au profit d'un montage littéraire qui invite le lecteur à se distinguer du vulgaire en s'initiant au regard "hors du commun" qui seul donne à voir ce qui crève les yeux. Le leurre qu'oppose le ministre voleur aux policiers fouilleurs attire leur attention et distrait leur clairvoyance. Dans ce

récit enfin, l'auteur nous tend le récit lui-même comme leurre.

Pris au piège du récit, on en viendrait presque à oublier la jouissance meurtrière de Poe : le ministre "va donc opérer de lui-même et du premier coup sa ruine politique. Sa chute ne sera pas moins précipitée que ridicule". Toute la narration est un leurre proposé au lecteur qui tend à euphémiser et finalement à occulter le leurre politique, tout symbolique qu'il soit. Il fonctionne au plaisir narcissique du lecteur invité à s'associer, imaginativement, à l'intelligence en acte du dilettante distingué.

La "Lettre à tous les Français" de François Mitterrand peut-elle dès lors être autre chose qu'un leurre ? Le simulacre de sa lecture reproduit sur son mode propre le rite électoral et y prépare tandis qu'on attire notre attention, en la détournant, sur les formes et les mises en forme de l'impitoyable combat que se livrent les professionnels de la politique. "Lettre volée" aussi par conséquent, simple enveloppe dont chacun peut pressentir sur un mode également pratique (en cela la réception est homologue de l'envoi) qu'il est inutile de l'ouvrir puisque le texte n'est là si présent et si dense qu'en trompe l'œil.

NOTES

1. Que soient ici remerciés quelques "lecteurs captifs" : pour leur lecture "non braconne", Annie Collowald, Brigitte Gaiti, Daniel Gaxie et Erik Neveu.
2. Gaxie (Daniel), Lehingue (Patrick), *Enjeux municipaux*, PUF-CURAPP, 1984, Chap. 1. ("Recherchant des profits en opérant sur des croyances, l'homme politique doit posséder une sensibilité particulière pour détecter les réactions des profanes, le sens du placement sur les marchés et l'art consommé d'attirer l'attention sur lui", p. 59).
3. Levi-Strauss (Claude), *Anthropologie structurale*, op.cit. p. 205.
4. Champagne (Patrick), *Faire l'opinion*, Editions de Minuit, 1991, p. 156. C'est Patrick Champagne qui attire l'attention sur le texte de Claude Levi-Strauss.
5. Sur l'instabilité essentielle du capital symbolique, cf. Bourdieu (Pierre), *Choses dites*, p. 131.
6. Comme le suggère aussi Erik Neveu, "la communication politique : petit refus de contribution aux idées reçues".
7. Voir l'article de Memmi (Dominique), dans ce même ouvrage.
8. Cf. Legavre (Jean-Baptiste), "L'arbre généalogique des experts en communication politique", in J.C. Sergeant (dir.), *L'image de marque*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.
9. Bourdieu (Pierre), *Choses dites*, op.cit., p. 91.
10. Philippe Alexandre, sous le titre "Vide" (20 mars 88), déplore "la médiocrité intellectuelle générale" (p. 50), *Paysage de campagne*, Grasset, 1988, LdP, tandis que Plantu, dans *Le Monde* campe trois hommes politiques (Jospin, Chirac et Barre) et un journaliste, chacun penché sur sa table de travail, un stylo en main et recherchant désespérément quoi dire.
11. Jauss (H.R.), *Pour une esthétique de la réception*, Tel, Gallimard, 1990, p. 53. Horizon d'attente : "système de références objectivement formulables qui, pour chaque oeuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'oeuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne" (p. 49).
12. Giesbert F.O., *Le Président*, Seuil, 1990, p. 458.
13. Weber (Max), *Economie et société*, p. 250 ("Si la confirmation tarde à venir, si celui qui possède la grâce charismatique paraît abandonné de son dieu (...) alors son autorité charismatique risque de disparaître").
14. "L'homme politique et l'écrivain se rejoignent et se confondent. Gouverner est une façon d'écrire sa propre histoire" (F. Mitterrand), in *Le Président* de Franz-Olivier Giesbert, 1990, p. 26.
15. Nous avons bien conscience qu'éprouver empiriquement chacune des hypothèses ci-après propo-

sées, supposerait un vaste programme de recherches qui dans un premier temps, intégrerait :

- la reconstitution minutieuse du travail de production d'un énoncé et la question du statut d'un auteur collectif

- l'analyse des brouillons et manuscrits successifs du texte

- une biographie à la fois psychologique et sociologique de l'auteur présumé qui ne prendrait elle-même sens qu'en étant rapportée aux biographies des principaux concurrents, à la construction de leurs identités successives et aux redéfinitions du métier politique et des postes institutionnels.

- Une analyse du champ journalistique mettant à jour, outre les clivages classiques (écrits, audiovisuel ; national, régional ; quotidien, hebdomadaire, etc.), les inégales prétentions culturelles des générations successives.

- la configuration précise de la joute électorale telle qu'elle se dessine au printemps 1988 (voeux et anticipations croisés de chacun des protagonistes).

- la prise en considération d'un hypothétique cycle politico-idéologique valorisant tantôt "les bonheurs privés" ou (à l'inverse ?) "l'action publique", sans oublier les valorisations différentielles dont peuvent successivement bénéficier les pratiques sociales orientées ici vers "un pôle économique", là vers "un pôle culturel".

- l'évolution et le degré de visibilisation de la concurrence opposant de manière plus ou moins larvée ces différents professionnels de la représentation que sont les hommes politiques, les journalistes, les sondeurs, les experts du marketing et de la communication, les essayistes... et les universitaires

- une sociologie fine des modes infiniment pluriels au terme desquels un produit culturel (ou politique) "légitime" se trouve approprié, les mécanismes de transformation des règles de valorisation sociale de ces produits

- ...et de façon plus générale les mécanismes de reconnaissance sans connaissance via l'homologie des positions ou des dispositions (cf. "le jeu chinois" de Pierre Bourdieu)

- etc...

Puis l'analyse des processus interactifs de multivariation de ces "facteurs" pour une conjoncture "donnée"

16. Chartier (Roger), *Le sens des formes*, Liber

17. De Certeau (Michel), *L'invention du quotidien*, UGE, 1980. Contre les visions profondément intellectualocentriques de la lecture, Michel De Certeau a attiré l'attention sur la non passivité du lecteur. Le non-lecteur que nous invoquons ici ne doit aucunement être assimilé aux "illettrés" pas plus qu'aux faibles lecteurs. De surcroît bien des "lettrés" n'ont évidemment pas pris la peine de s'infliger la lecture du pensum que constitue le catalogue des grands desseins présidentiels. Les "non-lecteurs" que nous envisageons ici peuvent transcender les clivages culturels en procédant à autant de lectures non liseuses qui ont en commun, néanmoins, le décodage plus ou moins formalisable et intentionnel de la symbolique à l'oeuvre et qui, peu ou prou, patagent dans un même bain symbolique. Sans doute faut-il s'interroger à la fois sur les accès différentiels à l'entreprise de lecture et sur des formes communes d'appropriation, en deçà et au-delà du texte.

18. Violla (Alain), *Naissance de l'écrivain*, Ed. de Minuit, 1985, p. 276.

19. Philippe Alexandre, cité, sous le titre "Auteur", commente satiriquement le comportement de François Mitterrand face à son texte : "Il a promis de nous donner la primeur du texte sur lequel il gri-bouille et scribouille depuis une dizaine de nuits. L'ai-je soupçonné d'user d'un nègre ? Il fait apporter, par sa secrétaire, le gros dossier de ses brouillons, fort raturés en effet (...). Bianco apparaît avec deux jeux d'épreuves sous le bras : Mitterrand se jette sur les feuilles", etc. pp. 67-69.

20. C'est probablement le fantasme de tout locuteur que de maîtriser parfaitement les conditions d'appropriation de son discours, ou, pour mieux dire, d'"émettre sa réception" (E. Neveu). Garantie minimale d'une réception "pure" et "authentique", la diffusion intégrale, sans coupe, ni altération, ne pourra être obtenue que par voie d'insertion publicitaire dans 25 quotidiens, pour un montant total de 12 millions de francs. Par la suite, le PS assurera la distribution "directe" de "La Lettre" à deux millions de foyers.

21. Louis XIV, *Mémoires*, cité par ELIAS (Norbert) *La Société de cour*, p. 116 ("Les peuples sur qui nous régions, ne pouvant pénétrer le fond des choses, règlent d'ordinaire leurs jugements sur ce qu'ils voient au-dehors").

22. Genette (Gérard), *Seuils*, Ed. du Seuil, Paris, 1987, p. 73.

23. Prologue : "J'ai choisi ce moyen, vous écrire, afin de m'exprimer sur tous les grands sujets qui valent d'être traités et discutés entre Français, sorte de réflexion en commun, comme il arrive le soir, autour de la table, en famille".

Final : "En commençant cette lettre, j'écrivais que je vous parlerais, comme autour de la table, en famille. Ce dernier mot n'est pas tombé par hasard sous ma plume. Je suis né, j'ai vécu ma jeunesse au sein d'une famille nombreuse. Les leçons que j'en ai reçu restent mes plus sûres références".

24. Lagroye (Jacques), *La légitimation*, TSP, PUF, 1985, p. 408 : "La légitimation du pouvoir suppose donc un "savoir" qui dissimule l'essence même de la relation de pouvoir, qui prétend révéler une raison profonde de ce que l'assujéti est tenté de percevoir comme inacceptable -son incapacité sociale à gouverner effectivement ou les souffrances qu'il endure du fait de sa position. Ce savoir est un "texte caché", au sens

où il n'est accessible que par le truchement des interprètes autorisés".

25. Franz-Olivier Giesbert, op.cit., p. 363. "Les journalistes du Monde, Philippe Boggio et Alain Rollat qui chaque jour tiennent une chronique libre de la campagne sont plus circonspects qui manient une forme supérieure d'ironie : "Samedi 9 avril. Le statut d'envoyé spécial du Monde dans une ville test impose des obligations. Celle qui nous incombe aujourd'hui n'est pas des plus faciles à assumer. Comment dire au Président-candidat de la part de la population de Digne que sa "lettre à tous les Français" est ici lettre morte ? Telle est pourtant l'impression qui prévaut au terme du sondage effectué par nos soins entre 16h30 et 17h30, auprès d'un échantillon local sélectionné dans l'annuaire téléphonique des Alpes de Haute Provence, selon la méthode des tranches alphabétiques. Sur dix personnes interrogées (six femmes et quatre hommes), sept seulement ont entendu parler de la missive de François Mitterrand ; les autres tombent des nues, et sur ces sept dignos qui affirment être au courant, deux seulement ont lu ce document de référence. Cette enquête expresse autorise à penser que la prose présidentielle ne fait pas un tabac.", in *L'année des masques*, Olivier Orban, 1989, p. 148.

26. Isambert (François-André), *Le sens du sacré*, Minuit, 1982, p. 112. "La pensée symbolique la plus élémentaire substantialise les relations de sens. L'analogie est parenté, voire consubstantialité. On passe sans transition de la métonymie à la causalité. Pensée symbolique, au reste, nullement réservée au primitif, à l'enfant, ... ou au peuple" (p. 112).

27. Gaiti (Brigitte), "Des ressources politiques à valeur relative : le difficile retour de Valéry Giscard d'Estaing", *RFSP*, n° 6, décembre 1990, p. 915.

28. Du groupe permanent de lutte contre l'illettrisme (1984) à un exercice gouvernemental faisant largement appel aux "experts" du champ intellectuel et du champ journalistique (par exemple le rapport demandé au Collège de France par François Mitterrand sur l'état de l'enseignement ou celui de Blandine Barret-Kriegel sur l'état de droit, etc.), de la dictée de Bernard Pivot à la réévaluation de la culture littéraire (par exemple l'ouvrage symptomatique d'Alain Etchegoyen, *Le capital lettres. Des littéraires pour l'entreprise*, Editions François Bourin, 1988, sur la revalorisation des compétences lettrées dans la direction des entreprises privées), des journées du Livre à l'attention portée aux rapports à la culture des hommes politiques (sommés de justifier leurs goûts littéraires), les indices abondent du travail d'auto-différenciation d'agents sociaux passés par l'enseignement secondaire-supérieur qui sont portés à réinterpréter "culturellement" l'ensemble de leurs rapports au monde social.

29. Des lignes d'opposition majeures ordonnant le champ journalistique (comme le clivage inégalement prégnant entre presse écrite et presse audiovisuelle) auraient dès lors mérité d'être prises en compte, ce qui n'a malheureusement pu être le cas.

30. Pour une description partielle mais exemplaire, Pinto (Louis), *L'intelligence en action*, *Le Nouvel Observateur*, 1984, Ed. Métailié.

31. Chronique de Philippe Alexandre, 20 mars 1988 : "Jamais depuis 30 ans, on n'avait usé de mots aussi faibles et de pensées aussi terre à terre dans le désir d'être entendu de tous. Les spécialistes du marketing politique ont énoncé une loi dévastatrice selon laquelle il convient de n'employer qu'un vocabulaire limité, usuel. Le fin du fin est de se mettre à la portée de tous. Résultat : en littérature, si l'on peut dire, P.L. Sulitzer et Barbara Cartland, en politique, J. Chirac, de plus en plus imité par ses concurrents. La campagne électorale révèle son vide sidéral. Une bouillie à base de démagogie grise. On pensait que les hommes politiques finiraient par se rejoindre au centre. Mais c'est dans le désert qu'ils se retrouvent", Alexandre (Philippe), *Carnets de campagne*, Paris, Grasset, 1988, p. 49.

32. Wolton(D), Reynie (D), Blondiaux(L), "Un collège invisible", étude du CNRS pour *Le Monde*, *Dossiers et Documents*, mai 1988, pp. 50-55.

33. Présentant un an plus tard son dernier ouvrage (*Le salon des artistes*), le directeur de Libération rend implicitement compte de cette interdépendance suspicieuse et complice : "On fait réfléchir les hommes politiques, on joue le rôle d'un excitant. Tous lisent attentivement les commentaires et les éditoriaux (...) La relation d'amitié est quasi impossible entre un homme politique et un journaliste (...). Au fil des années cependant, une relation se noue qui n'est pas pure de toute amitié, de toute estime, mais également de méfiance. Au fond, je les vois pour travailler et eux me voient également parce qu'ils travaillent (...). "J'ai eu suffisamment d'engagements politiques dans ma vie pour savoir ce que c'est. J'ai choisi de manière très nette, très carrée, de ne pas faire ce métier là (politique, NDLR). Mon choix, faire un journal (...). Ce statut me convient tout à fait. Le rapport que j'ai au pouvoir est totalement satisfait par *Libération*", in *Télérama*, n° 2407, 5 avril 1989.

34. *Le Monde*, 9 avril.

35. Dans cet étiquetage ségréatif (terme générique valorisé dans le cas du Président déprécié s'agissant de son principal concurrent), peut-être trouvera-t-on trace d'une certaine affinité intellectuelle discrètement signifiée par certains journalistes au Président-littérateur.

36. *Le Quotidien de Paris*, 8 avril.

37. *Le Figaro*, 6 avril.

38. in *Libération*, 18 avril 1988 et bizarrement par *l'Express* dont il est le chroniqueur littéraire attiré.

39. "Dans la mesure où il peut lutter contre l'assoupissement, le lecteur notera tournures fatives et

pataqués. Que signifie par exemple ces "velleités qui rentrent dans l'ordre", le propre de la velléité étant de n'être pas suivie d'effets ? "Conséquent" est utilisé à la place d'"important". Une catastrophe n'a pas besoin d'être qualifiée d'épouvantable, car il n'en est jamais de légère ni de charmante (...). Incompréhensible, cette "Europe qui revient d'une longue absence". La "dégradation" du chômage est soulignée. Le chômage est-il donc une oeuvre d'art ? On ne parle pas de coupes sombres, mais de coupes claires, pour signifier un retranchement ou une définition. "...". On ne règle pas "de" Paris les affaires de Landernau, mais "depuis" Paris ("à partir de" serait aussi correct que lourdingue). Blocus se dit d'un port ou d'un pays et non d'un immeuble (notre ambassade à Téhéran). On ne "fourbit" pas des revanches mais les armes qui serviront à l'accomplissement de celles-ci. Créer des emplois est "de" la responsabilité des entreprises et non "la responsabilité". (...)"

40. "Je crève de dépit de ne pas avoir écrit cet article là le premier" confesse Philippe Alexandre dans ses *Paysages de campagne* (op.cit., p. 92). Fait exceptionnel, dans son ouvrage best-seller, *Le Président* (Seuil, 1990), F.O. Giesbert, collaborateur du Nouvel Observateur, puis à partir de 1988, directeur de la rédaction du Figaro, reproduit presque intégralement l'article de Rinaldi.

41. Exception dont on pourrait dire qu'elle conforte la règle. La technicité de la critique "rinaldienne" par sa méticulosité même, est une correction symbolique qui ne saurait être adressée... qu'à un pair putatif.

42. Voir, à titre de "trop bel exemple" cet extrait, à la date du 28 mars, des récits du Service Politique du Monde, par la suite publié par Ph. Boggio et A. Rollat sous le titre *L'année des masques*, O. Orban, 1989: "Lundi 28 mars - Immobile, au milieu de la pièce, il caresse du bout des doigts, avec délicatesse, un minuscule globe terrestre du XVIII^e siècle dont l'écrin symbolise la voûte céleste. Il se concentre un instant sur l'objet, comme s'il possédait le pouvoir de lire à travers le bois. Puis son regard embrasse, d'un lent mouvement circulaire, cette chambre-bureau qui lui sert de refuge à l'intérieur du palais. C'est là qu'il médite et s'évade chaque fois que la charge de l'Etat lui autorise un moment de répit. C'est là qu'il se recueille pour oublier, ou se préparer aux épreuves. Plus qu'un refuge. Un temple à la dimension d'une cellule. La retraite d'un moine bénédictin, au coeur du monastère. Un réduit secret pour rêver en cachette. S'évader des normes. C'est là qu'il se cloître, depuis une semaine, pour de longues réflexions solitaires et silencieuses. Au milieu de ses souvenirs (...). Logé au centre de cette table, devant la chaise de bois, un paquet de demi-feuillets de papier surchargés d'écritures et de ratures à l'encre bleue. Un brouillon. Plusieurs brouillons. Consciencieusement numérotés. Un titre apparent sur le premier feuillet : Lettre à tous les Français. François Mitterrand s'est enfermé pour parler à la France. En tête-à-tête".

43. Pour un premier bilan, lire sous la direction de L. Hay, *La naissance du texte*, José Corti, 1988 et l'article de G. Genette, "Ce que nous disent les manuscrits", *Le Monde*, 17 novembre 1989.

44. "Corps à corps avec sa pensée et sa plume. C'est sur la jeunesse que cela coïncide. Il s'est enfoncé dans un long discours à la Bossuet dont il ne sait plus comment sortir. Pour la énième fois, il réécrit. Il n'est pas content de lui. Il coupe, taille, rature, martyrise le papier, encombre la poubelle. Il faut revoir cette longue énumération des oeuvres culturelles de son septennat. Trop indigeste. Mais il faut tout de même les rappeler : les mille bibliothèques nouvelles, les mille lieux de répétition pour les musiciens, les deux cents salles nouvelles de théâtre, les six cents de cinéma... Une référence jaillit ! Oui, il faut évoquer "les puits de vie" chers à Joseph Delteil dont les ouvrages sont à portée de sa main. François Mitterrand se courbe à nouveau sur sa table de travail", Ph. Boggio, A. Rollat, op.cit., p. 136.

45. "Au commencement était le texte. Pour une esthétique de la Production", *Le Monde*, 17 novembre 1989.

46. G. Genette, op.cit.

47. Entretien avec Philippe Labro, *Le Point*, 22 avril 1991.

48. Barthes (R), *Le Plaisir du texte*, Seuil, 1973, p. 11.

49. La réponse -provisoire- ne peut être que de normand si l'on veut bien admettre qu'"une bonne part de ce que le sociologue travaille à découvrir n'est pas caché au même sens de ce que les Sciences de la Nature visent à porter au jour. Nombre des réalités ou des relations qu'il met à découvert ne sont pas invisibles ou seulement au sens où "elles crèvent les yeux" selon le paradigme de La Lettre volée chère à Lacan", Bourdieu(Pierre), *Leçon sur la leçon*, Editions de Minuit, 1982, p. 30.

50. Dominique Labbé fournit un premier fondement lexicométrique à cette interprétation quand il avance que "le premier objet des propos de François Mitterrand est incontestablement lui-même", que "le schéma le plus fréquent est le vocable "Français" en position de complément d'objet d'un verbe dont "je" est le sujet", ou enfin que "ce document ne s'adresse pas directement aux Français - malgré ce que laissent entendre son titre et son premier paragraphe- il parle d'eux", Labbé (Dominique), *Le vocabulaire de François Mitterrand*, Presses de la FNSP, 1990, pp. 60, 98.

51. Dans le même quotidien et le même jour, J.M. Helvig reproduit cette analyse que répandront à leur tour l'Evènement du Jeudi et Le Point : "En tout cas la date de publication n'était pas dûe au hasard. De même que les explications de texte fournies par l'auteur hier sur RTL, avant la publication de "la Lettre" ce jeudi matin. Au départ François Mitterrand avait été "tiré au sort" par Antenne 2 pour participer à L'Heure de Vérité mercredi soir, entre Raymond Barre (mardi) et Jacques Chirac (jeudi). Une position inconfortable et pas seulement parce qu'il devait subir la concurrence le soir même de la retransmission de

Marseille-Ajax. Pris de la sorte en sandwich entre ses deux adversaires, il courait le risque d'être banalisé dans une émission semblable aux autres. En revanche, en choisissant ce "créneau" pour rendre public un "projet" que tout le monde réclamait à cors et à cris, il court-circuitait un Raymond Barre laissé dans l'ignorance et forçait Jacques Chirac à se placer sur son terrain. Profitant enfin de l'ultime délai laissé avant l'ouverture de la campagne officielle (le 8 avril à 0 heure) il pouvait donner une plus large répercussion à son texte par voie de publicité".

51. Ph. Boggio, A. Rollat, op.cit., qui mêlent articles parus "sur le coup" dans *Le Monde* et informations "impublishables" glanées plus tard. Cf. aussi K. Evin, *Chronique d'une victoire annoncée*, op.cit.

53. ...Dans la version manuscrite... Détail piquant mais pas tout à fait anodin, la proximité politique des organes de presse peut se mesurer à l'évaluation par chacun de la longueur de la Lettre (éminemment variable selon la typographie retenue : 12 à 60 pages).

54. Lhommeau (J.Y.), *Le Monde*, 8 avril.

55. Le réflexe sociologique classique consistant à imaginer ce qu'aurait été la fortune critique de la Lettre en cas de défaite de son auteur risque bien, dès lors, de n'être qu'un exercice d'école... Si les anticipations du candidat avaient été moins optimistes, rien ne prouve qu'il se serait laissé aller à commettre sa Lettre.

56. July (Serge), *Le salon des artistes*, op.cit., p. 191.

57. Sur le développement de la cellule Sondage sous le premier septennat, lire SCHIFRES (M), SARAZIN (M), *L'Elysée de François Mitterrand*, A. Moreau, 1985, pp. 221-231.

58. L'incertitude, en grande partie "mesurable" par les affres que procurent les interprétations de certains sondages ne renaîtra qu'une semaine après la publication de "la lettre", puis quatre à cinq jours avant le second tour après les différents coups du premier ministre candidat (libération des otages, Nouvelle Calédonie).

59. Dobry (M), *Sociologie des crises politiques*, Presses de la FNSP, 1986, ch. VII.

60. La causalité est plus généralement inverse, comme le démontre Dominique Memmi, à partir du cas idéal typique de Jules Romains ("Les déplacés", titre provisoire d'un article à paraître).

61. Weber (Max) *Le Savant et le Politique*, Plon, 1963, p. 163.

62. July (Serge), *Le Salon des artistes*, op.cit., p. 132.

63. "Votre campagne a un style très particulier. Etes-vous influencé par vos conseillers en communication ?" lui a demandé légèrement ironique Philippe Alexandre qui l'interroge le 6 avril sur RTL durant une pause publicitaire qui lui avait permis de couper les micros. "Non, non, non, sourit F. Mitterrand. Vous savez, je n'ai pas besoin de tous ces gadgets. Moi, je suis un vrai pro", EVIN (K), op.cit.

64. Témoin, ce dialogue saugrenu, charitablement rapporté par K. Evin :

- "Mais pourquoi diable faites-vous cela maintenant ? interroge bêtement un journaliste. Vous avez quand même eu du temps libre depuis deux ans ?"

- "Ce n'est pas à vous de poser ce genre de questions (...). Vous savez bien qu'on n'écrit que sous la nécessité", op.cit., p. 114.

65. Cf. cet interview "libre" accordé par le Président à l'occasion du dixième anniversaire de son élection, à Philippe Labro, lui-même professionnel de la représentation et prétendant au titre de littéraire : "L'expérience. La pratique. On en vient à un parallèle avec l'écriture : vous n'écrivez bien que lorsque vous avez brisé votre propre glace. La liberté, cela s'apprend. Vous ne découvrez la liberté d'expression qu'au bout d'une longue contrainte. Je pense qu'on ne trouve l'aisance de style, de façon d'être, d'écriture quoi, que dans le respect des règles de la langue. En politique, c'est pareil. Il me semble avoir, aujourd'hui, de plus en plus de liberté".

Et cependant, soudain, sur un détail qu'il voulait détacher de l'ensemble, une vivacité dans la voix : "Je signe tout le courrier, moi-même, de ma main. Je n'ai pas de griffe. Personne ne signe à ma place. Beaucoup de ministres ont une griffe. Pas moi. Eh bien, voyez-vous, je trouve qu'ils ont tort"., *Le Point*, article cité.

66. *Lettre à tous les Français*, édition diffusée à 2 millions d'exemplaires par le PS, p. 40.

67. Bourdieu (P), *Leçon sur la leçon*, op.cit., p. 54.

68. "L'idée de logique pratique, logique en soi, sans réflexion consciente ni contrôle logique, est une contradiction dans les termes, qui défie la logique logique. Cette logique paradoxale est celle de toute pratique ou, mieux, de tout sens pratique : happée par ce dont il s'agit, totalement présente au présent et aux fonctions pratiques qu'elle y découvre sous la forme de potentialités objectives, la pratique exclut le retour sur soi (c'est-à-dire sur le passé), ignorant les principes qui la commandent et les possibilités qu'elle enferme et qu'elle ne peut découvrir qu'en les agissant, c'est-à-dire en les déployant dans le temps", BOURDIEU (Pierre), *Le sens pratique*, Les Editions de Minuit, 1980, p. 154.

69. Qu'on pourra retrouver dans Poe(E.A.), *Histoires extraordinaires*, Gallimard, Folio, 1973.